

Johann Peter Friedrich Ancillon

Oraison Funèbre De Son Altesse Royale Le Prince Frédéric Louis Charles De Prusse, Fils Du Roi ... : Prononcée Le 15. Janvier 1797. Dans Le Temple Du Werder

Berlin: Imprimé Chez Jean Frédéric Unger, [1797]

<https://purl.uni-rostock.de/rosdok/ppn1860081452>

Druck Freier  Zugang



Amelior.

f.
8145

Ref. 8145.

Ref.

4

Oraison Funèbre
de
Son Altesse Royale
Le Prince
Frédéric Louis Charles
de Prusse, fils du Roi
Chef d'un Régiment de Dragons et Coadjuteur
de la Grande Maîtrise de l'Ordre de
St. Jean

Prononcée le 15. Janvier 1797.
dans le Temple du Werder

Par
Mr. Ancillon le fils.

Berlin
Imprimé chez Jean Frédéric Unger.

OLIVIER THOMAS

DE

SON ALTESSE ROYALE

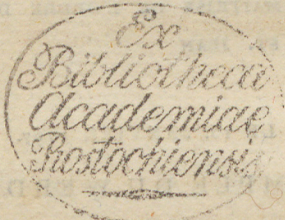
L E R I N C E

THEOPHIL LOUIS CHARLES

DE ROUSSE, FILS DU ROI

CHIEF DU BUREAU DE LA BIBLIOTHEQUE ROYALE

DE LA BIBLIOTHEQUE ROYALE



MR. ANGLON C. M.

BERLIN

LIBRARY OF THE UNIVERSITY OF ROSTOCK

T e x t e.

Nous ne voyons maintenant qu'obscurement, mais alors nous verrons face à face.

I. Ep. aux Corinthiens XIII, 12.

Une obscurité épaisse, profonde, souvent impénétrable, répandue sur toutes les oeuvres de Dieu, en dérobe la connaissance à l'oeil des foibles mortels. Perdus dans l'immensité du tems et de l'espace, leur pensée n'embrasse qu'un point, ne saisit qu'un instant, n'apperçoit qu'un petit nombre d'objets, et ne les apperçoit que confusément, Nous

nous promenons au milieu des apparences trompeuses que nous présentent des êtres mystérieux, inconnus, qui se refusent à nos désirs, échappent à nos recherches, et se jouent de nos efforts. Les événements viennent tous les jours démentir nos conjectures, renverser nos calculs, confondre toutes les idées, et la raison surprise, humiliée, réduite au silence ne peut ni deviner les causes, ni prévoir avec quelque certitude les effets de ce qui arrive. Que dis je? nous ne nous comprenons pas nous mêmes; nous faisons sans cesse des choses inexplicables à nos propres yeux; le sentiment, la réflexion, la volonté, toutes les opérations de l'ame nous sont familières sans nous en être mieux connues; les preuves de notre ignorance sortent de tou-

tes parts et se présentent à nous sous toutes les formes; la matière et l'esprit, le mouvement et le repos, la végétation et la pensée, le sommeil et la veille, les succès et les revers, la vie et la mort sont également ténébreuses, également inconcevables pour nous; de quelque côté que nous dirigions nos regards nous nous écrivons, *O profondeur!* et de tous les points de la nature, dans tous les momens de notre durée, nous entendons la voix qui vous dit vous *n'appercevez que confusément, vous ne comprenez rien à ce que je fais.*

Mais l'entendites vous jamais avec plus de force M. F. que dans le déplorable événement qui nous réunit abattus et consternés aux pieds des autels? L'ignorance et la foiblesse de l'homme!

la redoutable obscurité des voyes de la Providence! cette vérité aussi ancienne que le monde, qui renait tous les jours pour notre instruction, répandit elle jamais une clarté plus sombre et plus saisissante, et fut il jamais plus vrai de dire à l'arbitre suprême des destinées, *nous ne comprenons rien à ce que vous faites?* Quand la mort détruit d'un seul coup les espérances les plus brillantes et les plus solides, quand l'éclat de la jeunesse, la fleur des talents, d'heureuses préparations, de touchantes vertus, et des relations plus touchantes encore, n'obtiennent ni grace, ni délai, et que la couronne du monde est gisante dans la poussière, qui ne reconnoîtroit avec un saisissement religieux *que les pensées de Dieu ne sont pas nos pensées et que ses voyes ne sont pas nos voyes?*

Venés, Chrétiens, recevons instruction; considérons dans ce grand et mémorable exemple la foiblesse humaine confondue, dans son attente la plus légitime et la mieux fondée, mais associons à ces scènes déchirantes les principes consolateurs d'une religion céleste; montrons de loin à l'imagination égarée dans un labyrinthe d'obscurités et d'incertitudes la perspective d'une heureuse issue, et nous verrons la foiblesse humaine rassurée sur son ignorance actuelle par l'espoir des lumières que l'avenir lui réserve; nous la verrons soumise aux événemens, dans la ferme persuasion, que ces événemens ont des raisons dignes du Dieu qui les permet, et que ces raisons nous seront un jour dévoilées.

* *

*

Dans le vaste empire du Dieu qui régit l'univers et qui joint à une intelligence infinie un pouvoir illimité, les moyens doivent être proportionnés au but, aucun être ne doit manquer sa destination, rien ne peut se perdre, s'égarer, être dissipé sans fruit, toutes les forces doivent atteindre le plus haut degré de développement possible, la vie et les destinées des créatures répondre à l'énergie de leurs facultés. Nous mêmes, dont les vues sont si bornées et la puissance si précaire, dans la poussière où nous nous agitions, et où nous sommes si souvent balottés par des vents contraires, nous mêmes, pour peu que nous ayons de sagesse, tâchons d'achever ce que nous avons commencé, de conduire nos entreprises à leur fin, et de tirer

parti des matériaux dont nous pouvons disposer; à plus forte raison devons nous présumer que l'intelligence Divine ne fait rien d'inutile, d'imparfait, d'ébauché, que dans l'univers en général et dans chacune de ses parties, il doit y avoir une harmonie constante entre le sort et les qualités des êtres, une exacte correspondance entre les mesures et le résultat final qu'on veut obtenir? Partout où nous appercevons une grande dépense de moyens, nous supposons de grandes vues; de l'étendue et du nombre des préparatifs, nous concluons à l'importance des effets; un homme a-t'il été richement doué? la nature et les circonstances ont-elles beaucoup fait pour lui? nous imaginons qu'il doit fournir une longue et brillante carrière, et des avances de

culture aussi considérables nous font espérer d'abondantes moissons.

Tels étoient aussi les fondemens sur lesquels nous avons élevé l'édifice imposant de la gloire et de la félicité du Prince que nous pleurons: dès son entrée dans le monde, objet des complaisances du ciel, les faveurs que la main du Très Haut avoit répandues sur lui sembloient en annoncer de nouvelles, et nous fesoient croire qu'il étoit réservé pour de grandes choses: une naissance illustre, une éducation soignée, les premiers exploits de sa jeunesse, ses talens, ses vertus, étoient autant de données précieuses, qui nous permettoient de composer en quelque sorte d'avance l'histoire de sa vie et de la peindre des plus riches couleurs; en effet que de titres qui justi-

fioient nos espérances! y en eut il jamais de plus nombreux, de plus surs, de plus solides en apparence? Ah sortés ici, sortés de la nuit du passé *jours d'autrefois*, jours de l'enfance et de la première vigueur du jeune héros, qui hélas! ne devoit pas en connoître d'autres; tristes et honorables souvenirs, paroissés ici pour sa gloire et pour notre consolation, vous renouvelerés notre douleur, mais vous la justifierés et la douleur aime à s'occuper des objets qui la nourrissent.

C'est peu de chose aux yeux de la raison, que de descendre d'une maison ancienne dont l'origine se perd dans les ténébres; c'est un hazard heureux, commun à d'autres, entièrement étranger au mérite de la personne; Mais, tenir à une longue succession de Souverains illustres,

qui tous ont laissé des traces utiles de leur existence, dont aucun n'a souillé les pages de notre histoire de ces crimes qui trop souvent deshonnorent les annales des autres peuples, et dont quelques uns ont été des hommes rares, extraordinaires, prodigieux, c'est un bienfait réel de la Providence, qui impose la sainte obligation de ne pas dégénérer du mérite de ses ayeux, doit inspirer à l'ame une fierté généreuse, et qui présente la vertu comme un héritage inaliénable et un patrimoine sacré. Le coeur du Prince avoit reconnu de bonne heure cette utile vérité; il avoit senti que descendre de tels ancêtres, c'étoit contracter en naissant des engagements avec la gloire, et il s'étoit promis à lui même de les tenir.

Que de facilités sa première éducation ne lui offrit elle pas, pour former ce noble voeu et pour le remplir! Le génie de Frédéric qui s'étendoit et suffisoit à tout, avoit confié ce dépôt précieux à des mains habiles et sûres; lui même ne dédaignoit pas de surveiller l'enfance du Prince et de son auguste frère; ils étoient à ses yeux les enfans de la patrie et la propriété de l'État. Dans sa blanche et glorieuse vieillesse, le Nestor des Rois trouvoit un charme secret à suivre de l'oeil le développement de ces plantes encore tendres qui croissoient en grâce et en beauté à l'ombre de son trône, et sous la puissante influence de son exemple; sa grande ame se délassoit des fatigues et des soucis de la Royauté en appelant ces enfans

autour de lui; spectateur de leurs jeux, il y démêloit les indices de leur caractère, et il y saisissoit d'heureux pronostics de la stabilité de la Monarchie qui lui devoit sa splendeur, et qu'il avoit fait sortir du sein des orages, victorieuse, puissante et riche.

Ainsi loin du tourbillon de la capitale, du tumulte des fêtes et de l'éclat de la représentation, dans cette ville militaire qui rappelle Athènes par la magnificence de ses édifices, et Sparte par ses habitudes, le jeune Louis apprenoit à obéir afin de scavoir un jour commander, et se formoit à la vie simple et mâle des camps; loin des caresses perfides et des hommages intéressés des courtisans, il remplissoit son tems de choses utiles, acquéroit des idées saines, entendoit le langage de la vérité, recevoit l'éducation

d'un homme, et oublioit qu'il étoit Prince afin de paroître un jour digne de son rang ; son occupation étoit l'étude ; ses délassemens, des exercices qui fortifient le corps, et entretiennent la santé de l'ame ; sa société journalière, des hommes qui l'instruisoient sans le fatiguer et l'amusoient sans le corrompre.

Bientôt il est appelé à paroître sur un plus grand théâtre. Frédéric descend au tombeau, chargé d'ans, de travaux, et de gloire, et il ne faut pas moins que la tendre humanité de son successeur et la juste confiance qu'inspirent ses vertus, pour consoler la patrie qui mène deuil. Rappelés vous, M. F. ce jour intéressant où le Roi vint par sa présence ranimer les esprits abattus, et parut pour la première fois dans nos murs ; ses fils

l'accompagnoient et lui formoient un touchant cortège. Louis étoit avec lui; ils sont portés dans l'antique demeure de nos Souverains par les flots du peuple qui les entoure, les salue, les charge de bénédictions, et tous les citoyens attendris fixent avec un vif intérêt, le gage de leur bonheur actuel et ceux du bonheur de leurs enfans. Du sein d'une retraite laborieuse, et tranquille, Louis est tout à coup jetté par la force des circonstances au milieu des séductions, des prestiges, et des écueils de la Cour; la Cour! à ce nom seul, l'imagination allarmée se peint un séjour dangereux, où l'on ne suit d'autre guide que l'intérêt, où l'on ne connoit d'autre divinité que la faveur, où toutes les passions en activité se font une guerre ouverte ou sourde, où l'on ne

ne voit dans ses semblables que des instrumens ou des rivaux de fortune, où l'on recherche ceux qu'on méprise, et l'on évite ceux qu'on estime; là souvent, la bienveillance n'est qu'un masque, la sincérité un ridicule, l'amitié une folie, la vérité un scandale, et le comble de l'art consiste à donner aux vices des Grands les couleurs de la vertu, à exagérer le prix de leurs bonnes actions, à exalter les qualités qu'ils possèdent et à décrier celles qui leur manquent: Sans doute, M. F. grâce à l'exemple de nos Souverains, qui ont toujours eu trop de vrai mérite pour le négliger ou le craindre dans leurs entours, à l'influence d'une religion raisonnable sur la moralité de toutes les classes, et à la rectitude originaire du

B

caractère national, encore les traits de ce tableau ne sont pas communs parmi nous, et ne se présentent que comme des exceptions rares et honteuses; encore parmi nous les Grands mêmes respectent les mœurs, et n'ont pas appris à ne mettre que l'intrigue à la place du scavoir et du travail, les bassesses à celle des services et à réduire la corruption en système; mais la Cour même la moins dépravée est toujours une atmosphère dangereuse où circulent les poisons de la flatterie, et en voyant Louis y entrer, nous pouvons craindre la contagion, et demander avec inquiétude, que deviendra cette ame pure, candide, sans artifice? ah les fortes et salutaires impressions qu'elle a reçues dans l'enfance lui serviront de préservatif, et les premières habitudes

trionpheront des dangers de ce nouveau régime! Louis porte à la Cour ces grâces du bel âge déjà si intéressantes par elles mêmes et qu'il relève encore par une figure douce, noble, expressive, cette politesse prévenante qui rapproche les distances, corrige l'inégalité des rangs, et sait concilier la dignité de la personne avec les agrémens du commerce, cette sage réserve si nécessaire aux Princes, et qu'un tact exquis lui enseigne au défaut de l'expérience; dans l'intérieur de son palais il montre de bonne heure des vertus aimables que l'âge devoit encore fortifier, et déjà se développent en lui, cette simplicité de moeurs, qui sied si bien à la véritable grandeur, cette douceur de caractère que l'habitude du pouvoir fait perdre si aisément, cette

sensibilité délicate qui paroît se satisfaire elle même en accordant des bienfaits, cette affabilité qui seule peut assurer à la vérité et au malheur l'accès de la demeure des Princes, enfin le goût de l'instruction qui lui fait trouver des ressources en lui même, et qui lui sert de refuge contre l'ennui, le plus redoutable ennemi des Grands de la terre.

Ainsi vous vous formiés, vous mûrissiés dans le silence, Prince, n'aguères objet de notre amour, et qui l'êtes maintenant de nos regrets et de nos larmes, vous mûrissiés dans le silence, lorsqu'à l'époque des préparations succéda pour vous celle de la vie active, et que la Patrie vous ordonna d'aller combattre pour elle et vous ouvrit les champs de la Gloire! Déjà commence cette guerre

qui devoit confondre tous les raisonnemens de la Politique, et renverser toutes les combinaisons de la prudence humaine, cette guerre à jamais mémorable et par les causes qui l'ont produite, et par les événemens qu'elle enfante, et par les grands effets qui la suivront; déjà les cohortes Prussiennes s'avancent de toutes parts vers le midi de l'Allemagne; on voit voler à leur tête tous ces Enfans de Prusse qui pendant la paix entourent le trône, et ajoutent à son éclat; brillans de vigueur et de beauté, le désir et le pressentiment de la gloire dans les yeux, *légers comme des aigles et forts comme des lions* ils marchent à la victoire sous les ordres d'un Roi, qui fidelle à l'exemple de ses illustres prédécesseurs, scait partager les dangers qu'il

commande. Alors, le Rhin et la Moselle virent Louis, je ne dis pas intrépide, la valeur lui avoit été transmise avec la vie, et couloit avec le sang dans ses veines, mais se formant au grand art de la guerre par des observations assidues et par l'étude réfléchie des marches et des mouvemens dont il étoit le témoin, profitant des circonstances uniques qui rassembloient dans ces contrées des nations différentes de moeurs, d'usages, de caractères, pour étendre la sphère de ses idées, conversant avec les hommes d'élite de ces nations afin de s'enrichir de leurs lumières, joignant au courage qui fait braver le péril, le sens froid qui en mesure l'étendue, le coup d'oeil qui proportionne les forces à la résistance, prudent avant le combat, humain

après la victoire; dans les campagnes de Türkheim il déploya la bravoure d'un soldat, et les qualités du capitaine, et plus tard, quand la Discorde secouoit ses torches funébres sur le Nord de l'Europe et que les bords de la Vistule étoient ensanglantés, il parut à Rawa calme et hardi, maîtriser le danger en le méprisant; la mort voloît autour de lui, et menaçoit cette tête chérie qui dans son ardeur généreuse sembloit la braver; hélas! il étoit écrit dans le livre des Destinées qu'il ne devoit être épargné, que pour tomber d'une manière moins digne de son grand coeur.

Mais quel concert d'allégresse vient interrompre le bruit des armes? quel spectacle vient faire diversion aux scènes du carnage et de la mort? Voyés ce

peuple immense qui se presse et se précipite! entendés ces cris de joye et ces acclamations unanimes! Pour qui s'élèvent ces arcs pompeux? Pour qui les chemins sont ils jonchés de fleurs? Qui ces vierges timides et ces enfans ingénus, célèbrent ils par des chants mélodieux? Quel objet réunit dans un même sentiment tous les sexes, tous les rangs, tous les âges, tous les états? c'est vous intéressantes et augustes Epouses de Louis et de son frère, qui venés resserrer les liens qui les unissent, Vous sur qui la main de la Nature a répandu ses dons les plus brillans, et chez qui une éducation Chrétienne et morale a couronné l'ouvsage de la Nature; c'est Vous que salue ce peuple bon et sensible, qui partagea toujours les plaisirs et les

peines de la famille de ses Souverains; il vous demande votre amour, et il vous garantit sa reconnoissance; il applaudit en vous voyant au choix de ses Princes, il vous charge du soin de leur bonheur, et il lit sur vos fronts que ses vœux seront exaucés et ses espérances remplies; ah! dans l'yvresse de ses transports, il s'abandonne aux désirs de son coeur, il vous compose une longue suite de jours fortunés et sereins, dans son heureuse ignorance il vous promet un ciel sans nuages; et cependant au bas de l'horison se formoit déjà ce point ténébreux qui annonce la tempête! mais n'anticipons pas sur un triste avenir; sombres images du malheur et du deuil éloignés vous! laissés nous encore reposer nos regards sur des tableaux plus rians,

ne troublés pas nos plaisirs! hélas ils ne seront que passagers! votre règne ne viendra que trop tôt et ne sera que trop durable!

Maintenant, des vertus douces et pacifiques vont succéder aux vertus guerrières, et Louis nous prouvera que les unes lui sont aussi familières que les autres. Dans les nouvelles relations qu'il vient de former, il est animé de ce désir de rendre heureux tous ceux qui l'environnent, qui fut toujours la passion dominante de sa belle ame. Tandis que trop souvent les Grands veulent se distinguer du vulgaire en affectant de mépriser les choses qu'il estime et qu'il respecte le plus, tandisque souvent ils rougissent des sentimens de la nature, et croiroient déroger, s'ils se montroient

époux et pères, Louis place sa gloire dans ces douces et touchantes relations comme il y place son bonheur; il aime à se montrer en public avec sa jeune et tendre épouse; fier de son amour il se plaît à paroître à ses côtés; leurs délassemens sont communs; leurs innocens plaisirs ne craignent pas les regards; dans leurs promenades, ils marchent sans faste, sans cortége, simples et heureux ils ne sont environnés que du respect des citoyens, qui s'empressent à les contempler; les deux soeurs, et les deux frères se réunissent tous les jours, et leurs plus belles fêtes sont des fêtes de famille; non Jonathan n'étoit pas plus étroitement lié avec David que ne l'est Louis avec l'Héritier du trône; il aime de toutes les puissances de son ame celui que la nature

fit son égal, et que les lois élèveront un jour au dessus de lui; à côté des glorieuses conformités qui les rapprochent, et qui confondent leurs pensées, leurs sentimens, et leurs goûts, se trouvent ces nuances légères, ces différences utiles qui embellissent et consolident l'amitié; en les voyant toujours ensemble, nous les félicitons d'avoir rencontré l'un dans l'autre ce que le malheur de leur condition refuse si souvent aux Princes; nous nous disions avec une secrète joye, ces jeunes arbrisseaux qui entrelacent leurs racines et leurs branches, confondent leur sève, et se prêtent un appui mutuel, en porteront de plus beaux fruits, en soutiendront d'autant mieux les orages, et nous reposerons en paix sous leur ombrage bienfaisant; nous le disions, et

cependant l'un d'eux étoit déjà marqué pour une chute prochaine.

Ainsi s'écouloit sous nos yeux la jeunesse de Louis; paisibles et utiles ses jours n'étoient perdus ni pour lui même ni pour les autres. Tantôt réuni avec ses frères d'armes, il nourrissoit en eux une ardeur guerrière; par des jeux savans il leur retracoit durant la paix les images de la guerre et les formoit au grand art des combats; il les traitoit avec cette noble familiarité qui inspire à la fois le respect et l'amour; ses soins paternels s'étendoient à tout; jeunes, il veilloit à leur instruction, malades, il pourvoyoit à leurs besoins, infirmes et vieux, il acquittoit envers eux la dette de la patrie; tantôt il écoutoit les plaintes des malheureux, il recueilloit avec intérêt

les gémissemens de la veuve, du pauvre de l'orphelin; dans l'âge où l'on ne recherche d'ordinaire que les plaisirs de la vanité, il connoissoit celui que l'on goûte à sécher des larmes en secret; dans un rang où l'on ne scait ce que c'est que le besoin, il compâtissoit à ceux des autres comme s'il les avoit souvent éprouvé; dans une élévation où l'éclat et la magnificence sont presque un devoir, il préféroit à tous les autres le luxe de la bienfaisance.

Témoins journaliers de ses vertus, nous ne demandions au Ciel que de rendre le phénomène aussi durable qu'il étoit brillant. Nous reposant sur sa jeunesse, nous vivions dans une entière sécurité, et nous embellissions encore le présent des riantes images de l'avenir,

et cependant, O Mortels ignorans de leurs destinées! O folie de nos espérances! O néant de toutes les choses humaines! déjà l'arrêt étoit signé, déjà la mort se mettoit en marche, déjà le glaive de la destruction étoit suspendu sur cette tête chérie. Tout à coup la maladie arrache Louis au cercle lumineux de son activité, elle l'atteint, elle le saisit, elle l'étend sur un lit de douleur. Au premier bruit du malheur qui menace l'État, un seul cri, mais unanime, mais déchirant s'élève de toutes parts et demande grace; l'imagination inquiète s'agite, se calme, craint et espère, et flotte entre mille sentimens opposés; le mal fait des progrès rapides et redoutables; l'art se tait et n'attend plus la guérison, que d'une révolution imprévue et d'une faveur par-

ticière du ciel: O Mort! arrête toi,
 suspends tes coups, jette un regard sur
 le spectacle lamentable que te présente
 le palais d'un fils de Roi! dans ta course
 sinistre, désastreuse, dévorante, sillonnée
 de sang et de larmes, en vis tu jamais qui
 réunit plus de genres d'afflictions, et qui
 méritait plus de pitié? ici un jeune héros,
 l'amour et l'orgueil de tout un peuple
 abattu par la souffrance comme un lys
 mourant incliné sur sa tige; en tranchant
 ses jours que de riches espérances tu
 couperois par la racine! là un Roi qui
 sous la pourpre a conservé un coeur
 humain et sensible, que ses sollicitudes
 et ses travaux pour la grande famille de
 ses peuples, n'ont jamais empêché d'être
 père tendre, et qui uniquement occupé
 à charmer par sa présence les douleurs
 de

de son fils, s'oublie lui même, cache ses pleurs, et avec un ame déchirée s'efforce de paroître calme et serein; une Reine faite pour goûter les joyes simples et vraies des relations de la nature, qui sur le trône n'a pas connu de plaisirs plus vifs que les devoirs de la maternité, et qui est à la veille de voir se briser un de ces liens auxquels elle avoit confié tout son bonheur; un Prince, qui porte dans ses attachemens l'énergie et la constance d'une ame forte, menacé de perdre son unique ami, et qui sent que cette perte seroit irréparable; des frères et des soeurs, qui lèvent vers le Ciel des mains innocentes et pures, et lui demandent d'épargner une union qui ne s'est jamais démentie; une jeune Épouse, qui à l'aurore de sa vie, voit s'éteindre

C

celui qui en fesoit tout le charme, et qui lui promettoit de si beaux jours; trois enfans, gages de leur amour, qui ne se doutent pas du coup qui va les frapper, et que leur ignorance ne fait que rendre plus touchans, O Mort! arrête toi et suspends tes coups! plus loin des serviteurs fidelles l'oeil fixé sur leur maître expirant, qui respecta toujours en eux les traits de l'humanité; des familles nombreuses qu'il sauvoit des horreurs de la misère et qui dans l'abandon de leur douleur trahissent les secrets de sa charité; tout un peuple attendri, ému, agité, qui se répand en prières devant Dieu et regarde ce trépas comme une calamité publique; O Mort! arrête toi, suspends tes coups!

Mais déjà c'en est fait; la sentence

irrévocable s'exécute, et Louis n'est plus. Venés, O hommes! approchés de ce lit de mort, et voyés comme peu de momens séparent ce que le monde avoit de plus brillant, d'une entière nullité; contemplés ce qui vous reste d'un Prince à qui tout promettoit une existence longue et heureuse, et puis prononcés encore, si vous l'osés, les noms de force, de vigueur et de puissance; la jeunesse, la santé, les talens, les richesses, ne sont plus que des feuilles mortes foudroyées par la mort. Encore on reconnoit ces traits honorés et chéris qui respiroient la bonté, et consoloient l'infortune, mais bientôt cela même disparaîtra, et ne sera plus qu'un peu de poussière. Déjà s'ouvrent pour le recevoir, ces demeures souterraines, où dorment ses nombreux

ancêtres; étonnés de cette chute soudaine et précoce, je les vois sortir de leurs tombeaux, se lever et dire, te voilà donc aussi fait semblable à nous, te voilà déjà tombée, étoile naissante qui semblois destinée à fournir une brillante carrière! Dans les derniers honneurs qu'on rend à ce corps inanimé, on aperçoit encore une sorte de grandeur mondaine; mais cette pompe même, ne fait par un contraste effrayant que rendre la vanité de toutes choses plus saisissante, et ce sombre cortège, cette démarche lente et lugubre, ces sons funèbres qui portent au ciel les gémissemens de tout un peuple, et fatiguent les airs émus, ces signaux de détresse tirés en quelque sorte sur la limite du tems et de l'éternité, proclament le néant de tout ce qui est sous

le soleil et rappellent aux spectateurs eux mêmes, *qu'encore un peu de tems, et il n'y aura plus de tems pour eux.* O Dieu! nous l'avouons, nous ne voyons qu'obscurément pourquoi tu permets que de telles choses arrivent et nous ne comprenons rien à ce que tu viens de faire; tu avois déposé dans un sol fertile un germe précieux, tu avois arrangé autour de lui avec complaisance tout ce qui pouvoit hâter son développement, la terre et le ciel s'étoient réunis pour favoriser ses progrès; la plante s'étoit élevée, elle s'étoit couverte de fleurs, elle avoit donné des fruits, elle en promettoit en abondance, et tu la renverses sans retour et sans pitié! Ah! dans notre profonde ignorance nous n'appercevons ici que des préparatifs sans objet, des talens enfouis,

des vertus étouffées dans leur naissance,
des forces prodiguées et anéanties sans
raison, nous ne comprenons rien à ce
que tu fais et nous nous perdons dans
les ténébres!

Mais une voix céleste, la voix de la
Religion nous répond *vous le compren-*
drés dans la suite, un jour vous verrés face
à face, et cette voix dissipe nos inquié-
tudes, calme nos agitations, nous console
de notre ignorance, et nous résigne sans
murmures à la volonté de l'Etre Créateur.
Il pourroit déjà suffire de la seule idée
que c'est Dieu *qui l'a fait*, pour nous
imposer le silence de la soumission. Ce-
lui qui entretient dans la Nature le mou-
vement et la vie, qui du balancement
de mille forces opposées fait naitre l'or-
dre immuable de l'univers, qui conserve

inaltérables les traits primitifs des différentes espèces de créatures, qui maintient cette perpétuité majestueuse de la succession des êtres, a produit ce désordre apparent, qui est un scandale à notre faiblesse; sans doute il étoit nécessaire à l'exécution de son plan; cette irrégularité n'est qu'une exception momentanée à la règle, et se rangera un jour sous elle; cette dissonance ira se perdre dans l'harmonie générale. Le même Dieu qui du sein de l'obscurité a élevé cet État à cette hauteur imposante, et qui l'a soutenu dans les circonstances difficiles, le même Dieu qui a tiré pour lui de ses trésors tant d'ames extraordinaires, qu'il semble avoir douées dans un moment de profusion et de magnificence, a frappé ce coup terrible; le passé doit nous rassurer sur le présent;

Mais il y a plus, M. F. les obscurités même qu'il nous présente, ces obscurités, que nous appercevons sans qu'il nous soit donné de les dissiper, annoncent des jours de lumière; quand nous voyons que la nature se joue de l'existence des êtres les plus parfaits, qu'elle ne les épargne pas plus que les autres, et qu'elle commence à détruire son ouvrage, du moment où il est sorti de ses mains, nous pouvons être frappés de la disproportion des moyens et du but, des facultés que l'homme recèle, et de la courte durée de son existence qui les frappe de stérilité; mais cet excédent de forces, qui ne peuvent se développer dans l'économie actuelle, a été mis en réserve pour un état futur; ces talens qu'une plus longue vie auroit muris et multipliés, seront transplantés dans un autre ordre de

choses, acheveront leurs destinées; et pourront atteindre le degré d'énergie dont ils sont susceptibles; cette volonté qui seroit devenue plus éclairée, plus ferme, plus active, ces vertus qui auroient pu s'épurer et s'accroître doivent appartenir à un être immortel qui les perfectionnera sans relâche, et nous comprendrons dans la suite ce que nous ne comprenons pas dans ce moment.

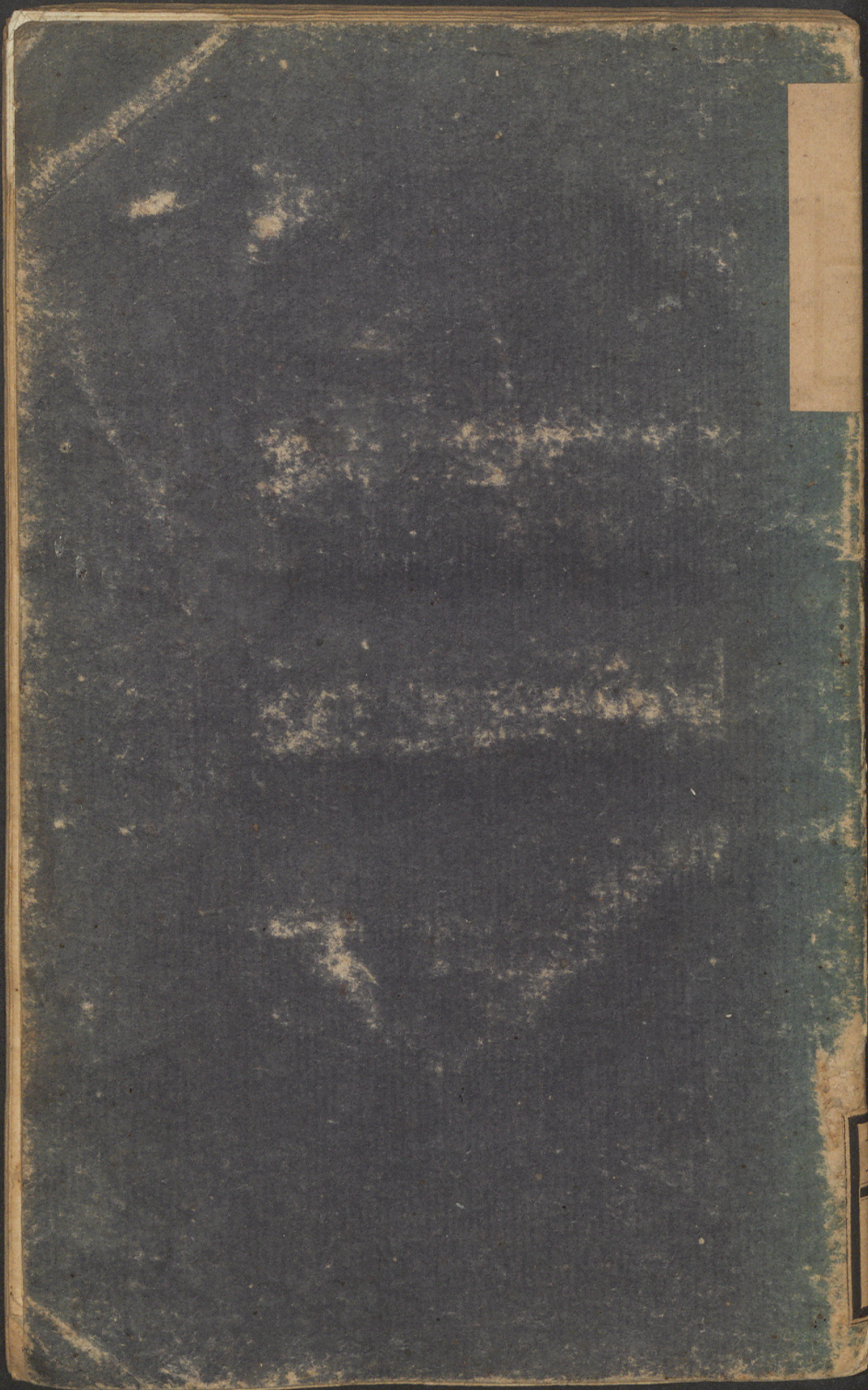
Vous le comprenés déjà, ame céleste! qui nous avés devancé dans le séjour de la perfection, vous scayés déjà pourquoi le fil de vos jours fut tranché avant le terme; plus instruite des grandes vues de Dieu sur les enfans des hommes, vous rendés hommage à la Sagesse Souveraine, vous acquiescés avec joye à ses dispensations, car vous habités ces contrées lumineuses, où

la vérité et la vertu consolent de toutes les privations; et si du sein de l'éternelle paix on s'intéresse encore à ce qui se passe sur cette terre d'orages, vous êtes touchée de notre douleur, mais vous nous exhortés à la modérer, et offrant à ceux qui vous aiment l'espoir de la réunion, vous leur montrés de loin les vastes et brillantes demeures de la maison du Père céleste qui les attendent et les recueilleront un jour.

Pour nous, Chrétiens, fixons d'un oeil ferme cette dernière fin de toutes choses, pénétrons nous de l'idée qu'il falloit que *toute chair fut comme l'herbe* pour que les êtres moraux fussent éprouvés par le mal comme par le bien, s'assujettissent volontairement à la règle, et scussent se détacher de la nature entière, après y avoir

trouvé des moyens des penser et des occasions d'agir. Dans cette grande vicissitude qui nous emporte, la terre peut nous manquer d'un moment à l'autre, élevons nos sentimens et nos désirs vers un ordre d'objets supérieurs; dans le naufrage universel de toutes nos espérances, rallions nous autour de ces idées éternelles qui seules expliquent le passé, éclairent le présent, et peuvent faire envisager l'avenir sans effroi.

Oraison funebre, D. S. A. R. le Pr.
pour M^{re} Catel à Berlin. Louis
une autre
pour M^{re} Lischon.



la vérité et la vertu consolent de toutes
 s privations; et si du sein de l'éternelle
 on s'intéresse encore à ce qui se
 sur cette terre d'orages, vous êtes
 de notre douleur, mais vous nous
 la modérer, et offrant à ceux
 ment l'espoir de la réunion,
 trés de loin les vastes et
 res de la maison du Père
 endent et les recueilli-
 ront
 Pour ns, fixons d'un oeil
 ferme ce de toutes choses,
 pénétrons qu'il falloit que
 toute chair fu pour que les
 êtres moraux fu par le mal
 comme par le bien t volon-
 tairement à la ré nt se
 détacher de la nature e voir

